qui déborde impunément sur vous, inondant tout si elle triomphe, ou se retirant au milieu des glaces, au sein de la désolation, de la mort, devennes ses réserves, si elle est défaite; le tout avec la facilité de reparaître aussitôt, si le cas le requiert.

"N'est-ce pas là la tête de l'hydre, l'Antée de la Fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en le saisissant au corps, et l'étouffant dans ses bras; mais où trouver l'Hercule? Il n'appartenait qu'à nous d'oser y prétendre, et nous l'avons tenté gauchement, il faut en convenir."

***

Dans un autre entretien, l'Empereur dit:

"Qu'il se trouve un empereur de Russie, vaillant, impétueux, capable, en un mot un Tsar qui ait *de la barbe au menton* (l'Empereur se servait d'une expression beaucoup plus énergique), et l'Europe est à lui. Il peut commencer ses opérations sur le sol allemand même, à cent lieues des deux capitales, Berlin et Vienne, dont les souverains sont les seuls obstacles. Il enlève l'alliance de l'un par la force, et avec son concours abat l'autre d'un revers; et dès c t inst nt il est au cœur de l'Allemagne, au milieu des princes du second ordre, dont la plupart sont ses parents ou attendent tout de lui.

"Au besoin, si les circonstances l'exigent, il rejette, en passant par-dessus les Alpes, quelques tisons enflammés sur le sol italien, t out prêt pour l'explosion, et marche triomphant vers la France, dont il se proclame de nouveau le libérateur.

"Assurément, moi, dans une telle situation, j'arriverais à Calais à temps fixe et par journées d'étape, et je m'y trouverais le maître et l'arbitre de l'Europe."

Après quelques instant de silence, l'Empereur ajouta:

—Peut-être êtes-vous tenté de me dire, comme le ministre de Pyrrhus à son maître: "Et après tout, à quoi bon?" Je réponds: A fonder une nouvelle société et à éviter de grands malheurs. L'Europe attend, sollicite ce bienfait; le vieux système est à bout, et le nouveau n'est point assis, et il ne le sera pas sans de longues et furieuses convulsion encore."

Bizarreries de la langue Français.

Les poules du couvent «couvent».
Mes fils ont cassé mes «fils».
Il est de «l'Est».
Je vis ces «vis».
Cet homme est fier, put-on s'y «fier».
Nous éditions de belles «éditions.»
Nous relations ces «relations» intéressantes.
Nous acceptions ces diverses «acceptions» de mots.
Nous exceptions ces «exceptions».
Le président et le vice-président «président» tour à tour.
Je suis content qu'ils «content» cette histoire.
Il convient qu'ils «convient leurs amis.
Ils ont un caractère violent; ils «violent» leurs promesses.
Ils expédient leurs lettres; c'est un bon «expédient».
Nos intentions sont que nous «intentions» ce procès.
Ils négligent leurs devoirs; je suis moins «négligent».

La vitesse des trains.

Un train spécial de l'Union Pacifique a parcouru une distance de 1,550 kilomètres en vingt-quatre heures, arrêts compris.

Jamais locomotive n'avait fourni pareille traite. La dernière partie du trajet a été franchie à une vitesse moyenne de 95 kilomètres à l'heure.

VILLE-LUMIERE.

VII

Ce n'est pas, croyons-nous, qu'il faille pousser l'hyperbole et la poésie lyrique jusqu'à appeler la Nouvelle-Orléans, ville toute moderne et dont la fondation remonte à 1717, la Ville-Luière ou la ville des lumières, avec bénéfice de supériorité sur les autres grandes villes; et si Michel Montaigne, qui trouvait des «verrues» au vieux Paris du XVIe siècle, voyait la Nouvelle-Orléans qu'il n'a jamais connue, il pourrait bien, tout en l'admirant comme de droit, s'étonner un peu que les rigoles et les ruisseaux de ses rues ne soient pas toujours absolument propres et inodores, inodores surtout, et demander en souriant, comme un Bordelais qu'il fut, à quoi peuvent servir les eaux profondes et inépuisables du plus grand fleuve des Etats-Unis, le Mississippi ou Meschacébé. Le nez de Montaigne protesterait parfois contre certains petits tas de boue où des chiens sont sans vie et sans sépulture.

La Nouvelle-Orléans n'en est pas moins aujourd'hui une ville parfaitement saine, sentant bon au printemps des magnolias en fleurs, sans épidémie, où la fièvre jaune et mortelle ne pénètre plus, où le nombre des médecins n'augmente point le nombre des malades et des maladies. Le froid y est inconnu, mais pas le chaud.

Mais si la Nouvelle-Orléans ne peut pas, sans hyperbole et sans un peu d'exagération, être appelée la Ville-Lumière, «Civitas Lucis», au moins tous les jours, gardons-nous pourtant de croire que cette ville de plus de deux cent mille et quelques âmes, assise en forme de croissant sur la rive orientale du majestueux Mississippi, bien américaine après avoir été espagnole et française, ayant une population de toutes les races, de toutes les classes, de toutes les couleurs, de toutes les langues et de beaucoup de cultes, mais où les pelures de banane vous font parfois glisser sur les trottoirs et où les chars électriques circulent rapidement dans les rues, ne possède point une civilisation plus que suffisante pour mériter une place au premier rang des villes auxquelles on peut justement appliquer le plus beau mot de toutes les langues, «lux» en latin, «luz» en espagnol et «Lumière» en français.

Les Anglais, eux, comme parlant autrement que les autres, disent «light.»

VIII

Toute ville, du reste, grande ou petite, mais plutôt grande que petite, est plus ou moins une lumière, et c'est dans la ville des intelligences et des esprits que la civilisation s'affirme avec éclat et proclame bien haut, souvent au vingtième étage des ascenseurs modernes, comme à New York et à Chicago, toutes les magnificences du progrès, toutes les merveilles de la science et toutes les splendeurs de la morale.

Il fallait être mélancolique, bucolique ou rustre, peut-être tout cela à la fois, comme le poète anglais Thompson, pour dire que «Dieu a créé les champs, mais que le Diable a créé les villes.»

D'abord, le Diable n'existe pas, même sous le nom de Nick.

Il est plus naturel et plus simple de croire et de dire que Dieu a fait passer les rivières et les fleuves auprès des villes pour leur développement, leur prospérité, leur commerce et leur grandeur.

Car vous voyez bien que presque toutes les grandes villes sont placées sur le bord des rivières et des fleuves, et que si, par exception, certaines d'elles dérogent à cette règle, ainsi que Marseille, c'est qu'elles ont la mer devant elles, avec les destinées de Tyr, de Sidou, de Syracuse ou de Carthage.

Il est bien vrai que certaines villes, qui ont été grandes et glorieuses dans le passé, qui ont servi de capitales à des empires fameux ou à des républiques illustres, dont les noms rappellent des civilisations anciennes qui ne furent pas indignes d'admiration et de respect, ont disparu sous les destructions du temps et n'ont souvent laissé que quelques ruines pour marquer la place où elles ont grandi, resplendi et vécu.

Mais ne se peut-il point que leur luxe, leur orgueil, leurs vices et leurs prévarications aient causé leur ruine; et ce qui arrive en semblable cas n'est-il pas communément inévitable ou fatal?

Les historiens eux-mêmes, ceux qui cherchent la raison et le pourquoi des événements, n'assignent pas d'autres causes à leur destruction. S'il y a une raison dans toute élévation, dans toute puissance, il y en a une aussi dans tout abaissement et dans tout anéantissement.

Et qui nous prouve, soit dit en passnt, que nos magnifiques villes modernes, éclatantes, brillantes, bruyantes, étourdissantes, pleines de passions terribles et mortelles, éclairées à l'électricité qui tue, plus orgueilleuse que la Babel dont il ne nous reste pas même une pierre ou un vieux chaudron, mais ayant presque toutes, sinon toutes, un côté monstrueux dans leur entassement de vies humaines, dans leur révoltant contraste de laides misères et d'opulence cruelle, dans leurs hypocrisies et dans leurs mensonges de civilisation par lesquels l'homme entraînant la femme s'éloigne de plus en plus de la nature, de la vérité et de la justice, n'auront point le sort de celles du passé, laisseront plus de poussière derrière elles, vivront jusqu'à la fin des temps, «usque in secula seculorum?»

IX

Mais, malgré notre désir de parler un peu à tort et à travers, en tirant à droite et à gauche des bordées d'écoliers, ne divaguons pas trop pourtant, et tâchons, autant que possible, de rester dans notre sujet, — sujet sérieux qui est présentement la Nouvelle-Orléans,— et Nouvelle-Orléans qui est une grande ville, avons-nous dit, et où la lumière ne manque pas et ne peut certainement pas manquer, puisque le soleil y brille dans un ciel généralement bleu.

Car si la Nouvelle-Orléans, comme toute autre ville de premier ordre du reste, peut avoir de ces «verrues» dont parlait Montaigne à l'endroit de Paris, des taches des défauts des ombres des imperfections des beautés incertaines ou douteuses, voire même certains petits vices dont notre vertueuse société moderne n'est pas toujours et partout exempte; et si l'on y entend parfois des pianos qui ne sont pas d'accord, des coups de pistolet qui se tirent mal à propos, des politiciens qui parlent de patriotisme avec âme et avec enthousiasme, des réformateurs qui invoquent très éloquemment la morale en tout et la pratiquent à l'avenant, sans que la police elle-même y fasse opposition ou proteste autrement qu'en se voilant la face, la ville du Croissant n'en est pas moins, répétons nous l'une des villes les plus remarquables, les plus originales et les plus importantes du Nouveau Monde, même du monde.

C'est une métropole ou «mère-ville», bien que pourtant Bâton-Rouge, la petite ville à la légende indienne, soit la capitale de l'Etat et la résidence officielle des Gouverneurs et de l'Exécutif, avec un Capitole sur une butte de terre. Le Capitole est en marbre.

Mais nous savons que les Américains, avec la prudence et la sagesse qui les caractérisent ont parfaitement compris que le Capitole des législateurs modernes, temple auguste où s'élaborent les lois qu'on écrivait autrefois sur des pierres—pierres qui manquent en Louisiane — et où les hommes ne doivent pas être agités par les passions humaines et troublés par les bruits et les cris de la cité immense, doit s'élever dans la sérénité et le calme des petites villes très modestes, peu actives et point troublantes, où l'on ne cancane pas. Les cancans gênent. Un bon et sage législateur, un législateur sérieux et consciencieux, qui peut être un homme des champs ou un honnête campagnard, bien que l'avocat semble de nos jours avoir monopolisé les fonctions de législateur, est exposé à trop de périls dans les grandes villes de toutes les tentations, de toutes les séductions et de tous les plaisirs, où les femmes ont des pommes dans leurs poches et où le champagne grise les jeunes. Il peut y connaître l'éblouissement des choses brillantes, y perdre son équilibre moral et y contracter des habitudes dangereuses qui font négliger le devoir austère. Car l'homme est toujours homme, même quand il est celui qui fait les lois, et celui qui fait les lois, simple législateur ou sénateur plus grave, n'est pas toujours le plus sage et le plus raisonnable des hommes.

C'est donc un modeste et paisible Bâton-Rouge qu'il faut au législateur, avec des chênes verts autour de lui, non une grande ville où les passions et les ambitions humaines battent follement et furieusement les murs du Capitole.

L'éloquence, pourtant, fait plus d'effet dans la grande ville.

J. GENTIL.

CARNET FEMININ.

LES PARFUMS.

La nature a ouvert toutes ses cassolettes: les parfums les plus variés s'échappent du calice des roses, des résédas et des jasmins. Toutes les fleurs rivalisent de beauté et de charme pour flatter votre odorat. Mesdames, voici le temps de choisir un parfum, un bouquet cueilli par vous et distillé par votre parfumeur.

Il n'est point banal, croyez-moi ce choix d'une essence qui deviendra vôtre. Les psychologues et les spiritualistes, les mondains et les philanthropes s'occupent des parfums aimés des femmes, ils en tirent un horoscope et un langage, une indication certaine de leurs sentiments.

Telle femme aime-t-elle la *verveine*? c'est une Méridionale à l'âme ardente, hardie, mais honnête et fière comme Lucrèce. La *violette* n'est pas exclusivement la fleur des modestes. Son arome trahit sa présence et son ambition, c'est une coquette qui veut qu'on vienne la chercher et indique le chemin qu'il faut suivre. L'*orchidée*, dont l'odeur aristocrate et durable tente nos élégantes, est essentiellement parisienne; fleur de serre ou fleur de salon, brillante, pimpante, parlante; femme sincèrement éprise de son devoir et ne voyant rien en deçà ni au delà. Le *réséda* dévoile la créature austère, mère de famille accomplie, moins éprise de l'éclat qui éblouit, que de la lumière éclairant sa vie et qui se nomme le flambeau de la foi. Le *foin coupé* n'est pas chéri des paysannes, malgré leur commune origine. Les jeunes filles le recherchent. Ne sont-elles point les sœurs vivantes animant cette herbe fauchée? âmes candides et pures, comme l'enfance dont elles sortent à peine.

Le *lilas* est une odeur prépondérante, trahissant la femme heureuse, insouciante, forte de ses conquêtes et préférant la quantité à la qualité des cœurs qu'elle enchaîne à son char. L'*œillet* dénote de suite l'esprit observateur, personnel, hors du vulgaire, ne suivant pas les chemins frayés et ne cherchant d'autre conseil que celui de son goût et son impulsion première. La *maréchale* regrette le passé, et le ranime; elle aime tout ce qui est effacé: les couleurs tendres de ses robes, de ses tentures, ses tableaux et ses saxe, elle voudrait effacer jusqu'à son âge.... et y parvient quelquefois. Le *white rose*, parfum d'âme timide, étrangère, demeurant à l'écart du tourbillon mondain, mais qui ne demande pas mieux un jour de tendre la main pour y faire la "chaîne des dames."

Le *musc*, la *tubéreuse*, le *gavdénia*, en un mot toute les fleurs au parfum énervant désignent à leur désavantage les femmes qui s'en parent. Ce sont des "belles Hélènes" capables de brûler Troie..... ou quatre villes, disait l'une d'elles, n'ayant jamais appris l'histoire ancienne ni même la moderne.

Beaucoup de femmes ignorent en adoptant un parfum, — et c'est de cet écueil que nous tenons à prévenir nos lectrices,— que les essences *bon marché* ont pour base un certain produit chimique allemand qui a le défaut de se décomposer à l'air, Elles croient avoir versé dans leur vaporisateur de l'extrait de jasmin, de jokey-club ou d'iris, et laissent après elles, en marchant, une odeur nauséabonde. Le plus cruel, c'est que les victimes de ces essences atrophiées ne se doutent point du "sillage" désagréable qu'elles répandent dans l'air. Au lieu d'attirer, elles repoussent; loin de les suivre, on les évite: elles seules ignorent l'ennemi invisible et malfaisant qui les poursuit. "On préférerait suivre une automobile au pétrole", assurait dernièrement un fervent admirateur du beau sexe.

Il existe un moyen bien simple de ne jamais être trompées par les parfums: *nul parfum à bas prix n'est le produit d'une fleur.* Le para-isobutyltolmène remplace le musc du Tonkin qui sert de base à certains bouquets et vaut 3000 francs le kilo. L'essence de thérébenthine, devenue du terpinol, se nomme *jacinthe* ou *lilas*: l'acide salicylique et l'acide sulfurique servent à composer le *winter green*, l'*est bouquet*, etc. La racine de mélèze se baptise *vanille* et prend la place de l'ambre gris que l'on ne peut acquérir à moins de 8,000 le kilo. On comprend maintenant pourquoi la parfumerie à bas prix ne peut exister, puisque les produits essentiels coûtent si chers?

Quelques gouttes d'un parfum délicat, acheté dans une bonne maison, parfument davantage que tout un flacon acheté au bazar; et du moins, on ne risque point, en voulant ressembler à sa fleur favorite: héliotrope, muguet ou violette de Parme, de sentir moins bon qu'une "automobile".

Les jeunes gens prennent le jockey-club, le ylang-ylang, l'héliotrope blanc, la bergamote et le jasmin d'Espagne.

Les élégants ont la lavande, l'iris de Perse, l'opoponax, le lilas blanc, le géranium, le mimosa ou le ghazi, cette plante capiteuse qui nous vient des îles de la Marmara.

Les femmes, je l'ai dit, ont des parfums plus doux: elles mêlent volontiers la peau d'Espagne à la rose blanche, le bois de santal au réséda, se font des "bouquets" spéciaux, mélanges de parfums dont elles seules ont le secret, que se garde bien de révéler leur parfumeur.

Les sachets sont les auxiliaires précieux des essences: on les prodigue sur les planches des armoires, dans les porte-manteaux, dans les cartons à gants, à voilettes et à dentelles. On en glisse de petits spécimens dans les corsages, le mouchoir, la papeterie et jusque dans les coussins qui soutiennent les robes.

Quant aux fleurs du chapeau, elle sont vaporisées avant chaque sortie. Grâce à cette empreinte parfumée, la femme devient une fleur vivante et durable.

A Quoi Rêvent les Jeunes Femmes.

Au dehors c'est l'hiver. Le vent souffle en rafales,
Le ciel est bas et gris. De légers flocons pâles
Se poursuivent dans l'air en milles tourbillons,
—Tel un vol éperdu d'étranges papillons.

Ici, près du feu clair qui brille dans la chambre,
On ne s'aperçoit pas des frimas de décembre.
La bise peut gémir; pour les champs assoupis,
La neige peut tisser de glacials tapis.
On n'en souffrira guère!

Aussi la jeune femme,
Offrant ses pieds frileux aux douceurs de la flamme,
Semble-t-elle absorbée en son rêve. Parfois,
L'ouvrage commencé glissant entre ses doigts,
Elle lève la tête et lentement promène
Un amoureux regard autour de son domaine.

Dans un coin, le berceau, moelleux, capitonné,
Où d'un calme sommeil l'enfant, le premier-né,
Prenant sans le savoir une adorable pose,
Comme un oiseau mignon, dans le duvet repose.

C'est là, vers ce doux nid, cet ange gracieux,
Que la jeune maman tourne toujours les yeux!
Un rayon de bonheur épanouit sa joue.
Et pendant qu'un sourire à sa lèvre se joue.
Elle reprend sa tâche, et son doigt diligent,
Coquettement coiffé du petit dé d'argent,
Au travers de l'étoffe, avec un joli geste,
Conduit habilement l'aiguille fine et preste.

Mais le travail des mains laisse l'esprit oisif;
On voit à son beau front, redevenu pensif,
Qu'un rêve séduisant l'emporte à tire-d'aile.

—"Eh bien! me direz vous, à quoi donc songe t elle?
Est-ce aux parents aimés? Est ce aux jours peu lointains
Des innocents plaisirs et des jeux enfantins?"

Non, le présent suffit à remplir sa pensée;
Si, d'un songe inconnu, vous la voyez bercée
Si son œil anxieux s'attache à l'horizon
Au moindre bruit troublant l'écho de la maison,
C'est qu'elle attend l'époux, et que la nuit s'avance.

Mais un pas jeune et vif a troublé le silence.
C'est bien lui, cette fois! Se levant tout-à-coup,
La rêveuse, en deux bonds, se suspend à son cou.
Puis, après un baiser, auprès de lui s'empresse:

—"Te voilà frissonnant! dit-elle avec tendresse;
Tes habits sont mouillés.. Vite une place au feu.
Une chaude boisson pour te remettre un peu'..
Es tu mieux maintenant?"

Et pendant ces paroles,
Enlevant le manteau glacé de ses épaules.
Elle a mille soucis et mille soins charmants,
Pense à tout, prévoit tout sous les regards aimants
Du mari délassé déjà rien qu'à l'entendre.

—"Cher aimé, que c'est long tout un jour à t'attendre!
Et, par ce temps affreux, j'avais si peur pour toi!
Quand la bise en courroux grondait sur notre toit,
Je me disais: "Tandis qu'en ma chambre bien close
"Je brave l'ouragan, il travaille et s'expose
"A la pluie, à la neige, au vent qui siffle et mord.
"A cent dangers enfin..et peut-être à la mort!"

Va, mon cœur t'a suivi, pas à pas, d'heure en heure,
Et seule dans la paix de ma chère demeure,
Je veillais sur l'enfant en songeant à l'époux.

Mais quel est ce murmure,—un chant d'oiseau si doux!
On dirait un pinson, enfermé par surprise.
Qui, dès que la chaleur le ranime et le grise,
Se croyant en avril, le fête à sa façon.

C'est du berceau que vient la joyeuse chanson
Une petite main soulève la courtine,
Laissant apercevoir une tête mutine
A la bouche fleurie, aux cheveux frisottants,
Aux grands yeux clairs et purs comme un ciel de printemps

Bientôt, le cher bébé, pieds nus, en chemisette,
Offre à l'heureux papa sa première risette,
Et celui-ci se croit à l'instant bien payé:
Peine, souci, labeur, il a tout oublié!

—"N'est-ce pas que la vie a de beaux jours, mignonne?"
Dit-il.

Et la maman, dont le front blanc rayonne,
Dans ses bras lui répond:

—"O mes chères amours
C est à ce bonheur là que je rêve toujours!"

Chemin de fer Louisville et Nashville
La seule ligne ayant deux trains solides journellement entre la Nouvelle-Orléans, Birmingham et Cincinnati. Service double tous les jours entre la Nouvelle-Orléans et Atlanta.
5 juil—dim

Une récréation mathématique.

On peut aisément déterminer la date, le mois et l'année de la naissance d'une personne, si l'on veut lui faire effectuer les opérations suivantes:

On demande à une personne d'inscrire le quantième du mois de sa naissance, de le doubler, d'ajouter 4 au nombre ainsi formé, de le multiplier par 50, puis d'ajouter le numéro du mois. On prie la personne de multiplier par 100 et de retrancher du nombre obtenu l'âge qu'elle avait l'année précédente. Puis, de ce dernier nombre, retrancher encore le nombre fatidique 19 911. On obtient ainsi un nombre, et c'est ce dernier nombre seul que la personne interrogée doit indiquer au questionneur.

Ce dernier sépare ce nombre en tranches de deux chiffres en commençant par la droite: ce nombre est formé de cinq ou six chiffres; la dernière tranche à gauche peut avoir par conséquent un ou deux chiffres.

La première tranche à gauche donne le quantième du mois de la naissance de la personne questionnée, la deuxième donne le mois, et la troisième les deux derniers chiffres de l'année.

Fixons maintenant les idées par un exemple: supposons une personne née le 29 août 1844. Prenons le quantième du mois de la naissance: 29, doublons-le: 58, ajoutons 4, nous avons 62. Multiplions par 50—3100; ajoutons le numéro du mois de la naissance 8; il vient 3108. Multiplions encore par 100, puis retranchons l'âge de l'année dernière: nous avons le nombre 310 800—45—310 755. Retranchons enfin de ce nombre 19 911: nous obtenons 29 08 44.

Ce qui signifie bien que la personne est née le 29 du 8e mois en l'année 1844.

Il est bien évident que dans tous les calculs qui précèdent la personne interrogée doit se contenter de faire ces calculs à l'insu de la personne qui les indique et de ne donner que le résultat final; c'est à l'aide de ce résultat que l'interrogateur résout le problème.

Le nombre 19 911 doit varier d'une année à l'autre. Tous les ans il doit être diminué d'une unité. Pour 1891, par exemple, ce chiffre était 19910, et ainsi de suite.

JEUX DE SOCIÉTÉ.

Passe-temps pour les journées pluvieuses.

Jeu du télégramme: On choisit un mot d'environ huit lettres, chacune de ces lettres devra commencer un des mots de la dépêche. Les noms propres sont admis. Le sujet du télégramme est donné.

Exemple: mot choisi «Bordeaux».

Sujet:—Une dame annonce son retour chez elle.

*B*erthe
*O*rdonne
*R*anger
*D*omicile
*E*lle
*A*rrive
*U*lérieurement
*X*avier.

Une variante de ce jeu est «l'Histoire improvisée» qui consiste à former une courte fantaisie avec des mots imposés.

Exemple très laconique, faute de place, seulement pour faire comprendre le procédé.

Mots donnés: Pierre, Marie, Potiron, Violettes, Farceur.

Application: «Marie» raffole des «violettes»; «Pierre» lui fait hommage d'un «potiron». N'est-ce pas une idée de «farceur»

Ayant été nommée comme représentant de la Liverpool, London and Globe Insurance Co comme successeur de mes défunts parents je sollicite respectueusement une continuation du patronage accordé à mes parents par leurs nombreux amis. On peut communiquer avec moi aux bureaux de la compagnie, encoignure des rues Commune et Carondelet, où je donnerai une ponctuelle attention à toutes les affaires livrées à mes soins.

MARIE TUYES.

29 aout—1 sem

rire qui faisait éclore au coin de la lèvre une fossette accentuée par l'ombre. Plus d'à moitié couchée sur Lucien, la tiédeur parfumée de son corps le pénétrait, en dépit de l'épaisseur des vêtements, d'une étrange et voluptueuse sensation d'âcre brulure. Comme elle était tentante, ainsi abandonnée, cette ravissante fille d'outre-mer! Tremblant, ému de son audace, il se pencha lentement, doucement, jusqu'à sentir sur son visage l'haleine de la dormeuse, puis enfin, attiré invinciblement par ces lèvres qui semblaient s'offrir, il les effleura d'un baiser.

Comme galvanisée par une secousse électrique, miss Pole se redressa, se recula de lui, cacha sa figure entre ses mains, et Lucien, fou de regret, de passion, se jeta à ses pieds.

—Pardon! pardon! répétait-il, tandis que les épaules de l'Américaine semblaient secouées par des sanglots.

—Vous pleurez? Que puis-je faire, mon Dieu! Je vous le jure, je ne voulais pas.... Mais vous êtes si belle et.... je vous aime tant!

Il eut voulu déjà reprendre cette parole.

Miss Pole répétait très bas:

—Vous m'aimez!

—Pardon encore; ou[illegible] d'un malheu[illegible]

pas, il continua:

—Jamais vous ne pourrez, n'est-il pas vrai? Vous me haïssez peut-être? Oh! je vous en supplie....dites un mot....je partirai....vous ne me verrez plus jamais....un seul mot, de grâce!

Miss Pole laissa retomber ses mains, abaissant ses longues paupières sur ses prunelles orangées et, dans une confusion adorable, d'une voix heurtée et douce pourtant:

—Je vous en conjure, moi.... ne me faites pas dire....ne me questionnez pas....

Et sa tête retomba sur sa poitrine, comme si elle succombait sous la honte de ses pensées.

Eperdu, n'osant comprendre, il saisit entre ses mains celles de la jeune fille et les couvrit de baisers. Miss Pole ne tenta pas de se soustraire à ces caresses qui, échauffant le sang du jeune homme menaçaient de l'affoler complètement. Il avait entouré d'un de ses bras la taille de la jeune fille et la pressait étroitement.

Leurs haleines allaient se confondre, lorsque le cheval prit peur et fit un brusque écart. Miss Pole poussa un cri; Lucien ressaisit vivement les rênes, mais l'animal ne se calmait pas. Après plusieurs bonds désordonnés, il partit comme un trait, complètement emballé. M. de Creil n'était pas un sportsman émérite et ne se dissimulait pas le danger. S'ils rencontraient un obstacle, une catastrophe était inévitable. Toutes ses préoccupations, toutes ses pensées à cet instant furent pour miss Pole. Cette dernière demeurait calme, un peu grave, un de ses bras étreignait nerveusement celui de Lucien.

Enfin M. de Creil sentit s'apaiser ses craintes; la route, toute droite, s'étendait devant lui en une montée rapide; de lui-même l'animal ralentit sa course folle, miss Pole dégagea son bras, Lucien la regarda, elle était un peu pâle.

—Vous avez eu bien peur, n'est-ce pas?

—Moins que vous peut être.... vous semblez tout ému.

—C'est vrai, j'ai craint pour vous.... pour vous seule. Mourir ainsi eût été pour moi le bonheur.

Il respira fortement.

—Le seul possible maintenant, ajouta-t-il plus bas.

Aucune parole ne fut plus échangée entre eux. Au reste, la course rapide qu'ils venaient de fournir les avait rapprochés de leurs amis. Madeleine percevait maintenant le bruit des grelots qui ornaient le panier du soufre de Faër, prêtant comme deux yeux énormes la lumière rouge de ses lanternes.

On arrivait, et les voitures firent leur entrée dans le parc, immédiatement à la file.

Le lendemain toute la colonie devait aller déjeuner en forêt, les breaks étaient commandés pour huit heures.

Un rayon de soleil pénétrant à travers les rideaux disjoints réveilla Madeleine.

Lucien était déjà à sa toilette.

La jeune femme laissa sa fille de chambre tordre simplement ses cheveux et lui passer un costume en flanelle blanche à larges raies bleues; elle posa sur sa tête un énorme chapeau de paille, orné de gaze blanche et d'un bouquet de bluets, elle enfila des gants de soie, et, chaussée de souliers solides, se nouant au coup-de-pied sur des bas rayés comme la robe, elle s'empara d'une longue ombrelle sur laquelle elle s'appuyait coquettement. Toute trace de bouderie avait disparu de son charmant visage.

—Suis je bien ainsi? demanda-t-elle en se tournant vers Lucien.

—Sans doute, sans doute, répondit il sans même la regarder.

Cette indifférence la froissa, et comme elle s'attardait à attacher à son poignet un bracelet de cuir, renfermant une montre microscopique, Lucien, descendu déjà, l'interpella:

—Tu n'en finiras donc jamais, je suis certain que nous serons les derniers.

Elle le rejoignit sans répondre.

Sur le perron du chalet voisin, les groupes se formaient fort animés. La princesse Rastapp, très entourée, causait bruyamment; la comtesse Yermoff se promenait sous la véranda s'adonnant aux douceurs de "flirt" avec un nouveau venu, le comte de Faër, admis dans le cercle sur la présentation de M. Ternières.

Master Pole s'empressait auprès de la princesse Klinska. Fort étourdie, elle avait oublié son ombrelle, son éventail, ses bracelets, et, complaisamment, l'Américain faisait la navette entre son appartement et la véranda. Une voix moqueuse s'éleva tout près d'eux:—Cherche toutou....cherche....apporte mon bon chien...donne à maîtresse.. c'est bien.—Cette voix était celle de M. de Valdrès. Miss Anna lui lança un mauvais regard, tandis que tout le monde éclatait de rire. La jeune fille seule éloignée des groupes, s'adossait à l'un des piliers de la verandah qui faisait face au chalet habité par le jeune ménage, et il avait semblé à Madeleine en l'apercevant, sentir trembler le bras de Lucien dont elle s'était emparé. Il se dégagea et n'aborda miss Anna qu'après avoir salué tout le monde; mais le *shake hand* habituel, fut pour elle plus long et plus accentué.

—Avez-vous bien dormi?

—Je n'ai pu fermer l'œil.

—Le temps était orageux hier au soir.

—J'ai rêvé toute la nuit de la terrasse.

—Mais, puisque vous n'avez pas dormi, fit observer la princesse Kliuska.

—On peut rêver éveillé, répliqua M. de Valdrès.

Lucien rougit tandis que miss Pole détournait ses regards.

Trois breaks, et le panier que le Suédois conduisait lui-même, étaient rangés devant l'entrée principale; les retardataires arrivaient un à un.

—Il faut tirer les cavaliers au sort, proposa la princesse Klinska.

Quelques protestations s'élevèrent, mais la majorité se rangea à cet avis. Les noms des jeunes gens furent jetés pêle-mêle dans un chapeau et miss Pole, comme étant la plus jeune, fut chargée de les en tirer, à mesure que M. Ternières appelait chaque dame.

Le hasard favorisa extrordinairement les sympathies.

La comtesse Yermoff dut accepter comme partenaire le comte de Faër, la princesse Klinska, le banquier Fereback, arrivé de la veille seulement au châlet où il ne devait passer que quelques jours — ses occupations lui interdisant un trop long séjour loin de Paris. — M. Ternières fut désigné comme le cavalier de Madeleine.

Les breaks se remplissaient; enfin il ne resta plus que le panier du comte de Haër; Lucien et miss Pole étaient les seuls à n'être pas placés.

—All right! exclama la jeune fille en s'emparant des rênes, c'est moi qui vais conduire.

Madeleine fit un mouvement, prête à protester, elle se contint cependant tandis que M. de Valdrès criait:

—Si vous préférez être avec ces dames, miss Anna, moi qui ne suis le cavalier de personne, je vous céderai ma place.

—Merci... le destin a parlé... Ne craignez rien pour votre cheval, comte; je sais conduire et je le ménagerai aux côtes.

Elle toucha l'alezan qui fila rapidement, distançant de beaucoup les voitures plus lourdes contenant le reste de la société. Madeleine, préoccupée, mécontente, se montra maussade jusqu'à l'arrivée à la halte désignée d'avance pour le déjeuner.

De loin, elle aperçut la robe écarlate de Miss Pole, s'étalant, comme une large tache de sang sur la mousse verte. La jeune fille était assise, son chapeau gisait à ses pieds, et, à son corsage, était fixé un bouquet de violettes des bois.

Tout de suite, Madeleine devina que ces fleurs avaient été cueillies par Lucien; elle en ressentit un violent dépit.

—Vous devez être arrivés depuis plus d'une demi-heure, du train où vous alliez, fit elle avec aigreur.

A continuer.

La Salsepareille d'Ayer, Iodure de potasse, tarrhe, et vous délivrera de la douleur rante de l'haleine.